

## Hypostases de la féminité vaudoise dans la prose de Jacques Chessex

Doctorante Otilia-Carmen Cojan\*

Université „Al. I. Cuza”, Iași, Roumanie

**Abstract:** In Jacques Chessex's works, the woman identifies with the intimate source of creative inspiration. Whether a novel, short story or chronicle, eroticism is ubiquitous. The presence of the feminine element in men's life is often associated with a devastating phenomenon as it is described as one of the causes of impaired consciousness and inner conflicts of the characters. In *La Confession du Pasteur Burg*, the woman is seen as the incarnation of evil, the source of sin and the Devil's emissary. However, we cannot say that for Chessex the woman is only a foundation of the erotic desires. In *Portrait des Vaudois*, the writer describes and reveals several incarnations of the vaud womanhood: young girls, mothers or grandmothers, the women represent the centre around which all the family is organised. They are tougher than men, ready to risk everything, tenacious, wise and bitter. A last instance of the femininity is the one presented in *Dans la buée de ses yeux*, which actually represents a true praise of feminine sensibility, a trip to her inexplicable charms. We aim the study this triple hypostasis of the womanhood in Jacques Chessex's writings while emphasising the perspective of the writer on femininity.

**Key words:** Suisse literature, Jacques Chessex, vaud womanhood, femininity

« Je ne peux vivre ni écrire sans une femme auprès de moi » affirme Jacques Chessex dès 1971, année de la parution de *Carabas*. [1] En effet, l'œuvre en prose de l'écrivain suisse romand est fortement imprégnée des images illustratives de la féminité vaudoise. Qu'elle soit douce, douée des charmes inexplicables – représentation de la sensibilité la plus élevée –, ou qu'elle soit source de péché et émissaire du Diable, la femme des écrits de Chessex est le noyau autour duquel se développent toute une série de sentiments dévastateurs qui mettent en marche tout un mécanisme érotique. Souvent accusé par la critique d'avoir trop osé dans ses œuvres à l'égard de la problématique de l'érotisme, Chessex construit à l'intérieur de son œuvre un univers entièrement consacré à la femme, univers qu'il déploie de façon naturelle sans tenir compte des barrières imposées par une société suisse romande encore en proie aux préjugés. D'ailleurs Roger Francillon remarque : « [...] dans l'univers protestant, voire puritain, de la Suisse romande, la pudeur a toujours banni de la littérature toute une référence trop explicite au corps et à toute représentation de l'amour physique. [...] Encore au début des années 1970, un texte comme *Carabas* fit scandale. » [2]

Nous allons donc commencer notre étude par l'analyse de l'élément féminin de l'œuvre de Chessex en tant qu'objet de désir et source d'érotisme déchirant en nous appuyant, entre autres, sur deux textes appartenant à l'écrivain suisse romand, *La confession du Pasteur Burg* et *Dans la buée de ses yeux*. Le premier texte raconte l'histoire d'un jeune révérend qui, arrivé dans sa première paroisse, se sent investi d'une mission difficile: purifier les âmes, et venger le Ciel. C'est au nom de la force et de l'austérité de la foi que le pasteur châtie les paysans cupides, les bourgeois enrichis et les notables licenciés d'un petit village suisse dont on ignore le nom. Il arrive à concrétiser sa vengeance en se transformant en l'amant de la jeune Geneviève H. fille de l'une des figures les plus influentes du village. Mais l'amour humain réussit à métamorphoser la vision calviniste du Pasteur Burg et donne une signification nouvelle aux textes bibliques. Finalement Geneviève va mourir à cause d'un avortement et au dernier acte c'est le tragique et l'expiation qui attendent le jeune révérend.

La femme protagoniste de *La Confession* est l'illustration d'une communion secrète entre les éléments de la nature et l'élément féminin. Elle est au centre du paysage décrit, paysage elle-même, intense et obsédant, troublant la conscience et les sens de l'homme. L'érotisme se traduit dans *La Confession* par un rapport de correspondance qui s'établit entre Geneviève et la nature qui fait voir au lecteur tout ce que le couple n'ose pas dire : « Le temps était clair et doux. Dès ma seconde visite, je proposai une promenade du côté de la forêt. C'était le matin. Un anneau de grands chênes et de trembles éclairait la lisière du bois ; puis l'on pénétrait dans un fourré de sapins où l'on s'enfonçait en frissonnant. Nous ne

parlions guère et notre silence établissait entre nous une intimité plus fine que celle qu'eut fait naître l'entretien de deux marcheurs s'exclamant sur la beauté du lieu. [...] la forêt, curieusement vallonnée, nous proposait ses courbes et ses pentes : le silence y était extraordinaire. Un silence dense, tendu, dans lequel j'avais le sentiment d'avancer comme dans un bloc phosphorescent, car il regagnait sous les sapins une lumière grise très troublante. » [3] Ces promenades dans la forêt traduisent en fait le désir que le pasteur éprouve pour la femme à côté car la description suggère déjà leur prochaine histoire d'amour. Geneviève devient métaphore de la nature et la nature se métamorphose en femme. C'est alors que l'on découvre chez Chessex la femme-paysage et le paysage-femme. Les descriptions de l'écrivain arrivent à traduire ce que son personnage ne parvient pas à exprimer par l'intermédiaire des mots : « Quoiqu'il nous fût impossible de le dire autour de nous, nous goûtions fort ce temps, Geneviève et moi, et nous gagnions chaque jour la forêt saccagée. Elle avait pris en certains endroits l'aspect d'une ruine : les racines des sapins arrachés se dressaient parmi les souches ; des trous, des fosses béaient entre les arbres ; ici un tronc, là des branches brisées avaient élevé des barrières dont la neige avait fait disparaître les aspérités et les arêtes. » [4]

Geneviève est cependant une jeune fille de dix-sept ans et l'on serait tenté de croire que Chessex a voulu incarner en elle l'image de la pureté et de l'innocence. La femme de *La Confession* est présentée comme une « jeune fille innocente », comme « l'agneau » ou « l'enfant » en proie à des événements malheureux dont elle ignore l'imminente approche. Christine Arquembourg observe d'ailleurs que « [...] c'est d'abord cette image virginale qui s'impose à l'esprit du pasteur et le séduit. » [5] On se demande quand même, ne serait-ce le diable même qui choisit de tenter la foi du pasteur, son dévouement envers Dieu, par l'intermédiaire d'une jeune fille apparemment innocente ? Car Geneviève contraste en tant que figure féminine avec l'idée que le pasteur se fait de la femme en général : « Les jeunes filles ou les femmes ne m'avaient jamais attiré. Jusqu'à présent, au contraire, j'avais ressenti pour elles une sorte de crainte qui ressemblait souvent à de l'aversion. [...] La chair brûle les âmes. J'avoue qu'il m'est arrivé de haïr Dieu d'avoir voulu que l'homme, pour le bien de l'espèce, se salisse de tant d'obsessions et de hantises. La mère du Christ était vierge. Les nôtres se sont roulées dans des flaques de sperme. Cette idée me laissait désespéré. » [6] C'est d'ailleurs celle-ci la raison pour laquelle Burg décide de se venger contre les femmes : « Cette méfiance, cette horreur, avaient eu une autre conséquence. Sans que j'accepte d'abord d'en prendre nettement conscience, l'idée du châtiment de ces coupables me plongeait dans un trouble curieux et des deux ou trois dernières années surtout, j'en étais arrivé à me représenter de plus en plus fréquemment les punitions que j'eusse infligées aux pécheresses si elles m'étaient tombées sous la main. » [7] Mais Jean Burg ne se manifestera finalement pas en vengeur. Les charmes inexplicables de la femme arrivent à le transformer de façon irrémédiable en un amoureux hanté par le sentiment de culpabilité. Le rôle de la femme est donc bien plus que celui de tenter l'homme. Geneviève révèle au pasteur une autre dimension de son esprit et change sa vision concernant les femmes pécheresses. C'est ainsi que, petit à petit, la faute et le péché disparaissent de la conscience du pasteur. Cependant on ne peut ignorer le fait que c'est la présence de la femme qui provoque les troubles de conscience et représente le fondement du conflit intérieur auquel est soumis, involontairement le jeune pasteur. Chessex construit par l'intermédiaire de Geneviève une typologie qui n'est peut-être pas inconnue aux lecteurs, mais qui apporte un souffle nouveau par l'intensité des sentiments vécus, par le rôle primordiale qu'elle a dans le cadre du récit. L'écrivain ne fait pas appel à beaucoup de descriptions physiques ou morales (ce sont plutôt des indices concernant la moralité et l'innocence de Geneviève) mais insiste sur les sentiments que la femme – objet d'angoisse et de fascination – réveille dans le corps et l'âme de l'homme. Par conséquent l'on pourrait affirmer que la femme de *La Confession* est, en dépit de son apparence innocente, l'incarnation du Mal, source de péché et émissaire du Diable. Car finalement c'est elle qui conduit le jeune pasteur au bord du suicide :

« Geneviève était morte. Le monde s'était renfermé. J'allais marcher dans l'ombre noire, perdre le sens, j'allais ramper ou me traîner dans mes décombres. Cela revenait au même. Les monstres, la peur, les cauchemars, en cette seule minute je les accueillais, les bénis de m'avoir trouvé sans délais et de s'être fixés à mes pas. Ainsi c'était juste et net. » [8]

La femme dans la vision de Chessex a un rôle rédempteur. Et *La Confession* abonde en indices qui semblent indiquer que par l'intermédiaire de Geneviève c'est la présence divine même qui tourne autour du protagoniste : « Ce qui est plus rare peut-être [...] c'est la confiance absolue que j'avais alors en Geneviève, comme si pour toujours elle avait été une partie de ma force, et j'ose l'écrire, mon sauveur, la puissance suprême dont je devais attendre toute vie. » [9] Cependant au lieu de gagner la rédemption à travers la femme c'est vers la débauche et la perte de toute stabilité affective que celle-ci amène l'homme. Chez Chessex il y a toujours un obstacle, un trou qui sépare l'homme et la femme, séparation qui se traduit par l'univers secret que porte en elle la femme, secret que l'homme ne parvient pas à dévoiler, mystère qu'il ne saisit pas et qui le conduit à la chute. Le pasteur Burg, comme la plupart des protagonistes masculins de Chessex cherche à se sauver, en se retrouvant soi-même par l'intermédiaire de la femme, mais sa quête identitaire aboutit à l'abîmer et il arrive à se perdre dans son for intérieur. Voilà donc le pouvoir destructif de l'élément féminin qui s'avère être une force maligne en dépit de toute apparence bénigne.

Le même rapport entre l'homme et la femme peut être identifié dans l'autre texte de Chessex, *Dans la buée de ses yeux*, qui représente un éloge de la sensibilité féminine, sensibilité qui mènera cependant, de nouveau, à l'abîme. L'Elle du livre s'appelle Myriam et représente l'incarnation de l'idéal féminin du narrateur. Une fois encore chez Chessex, la femme est l'équivalent du seul rempart face au gouffre, face à l'absence et à la mort : « Quel pouvoir d'elle me pousse vers elle ? Quel appel entend-elle en moi ? Une magie nous a liés au premier regard. Un mystère qui tient de la tension magnétique en surface, et qui descend sûrement dans l'être, et l'habite, et le porte comme une nourriture irradiante. Esprit et force. Rien, à l'évidence du « coup de foudre » assez mal intitulé, semble-t-il, s'il jette l'une contre l'autre des personnes dont on voit mal qu'elles fussent consumées à ce maigre cataclysme. » [10] Myriam incarne donc le mystère. Elle est la projection du désir de rédemption du narrateur, l'objet d'une quête identitaire qui va finalement s'achever par une défaite. Le narrateur n'arrive pas à unifier son âme et celle de la femme idéalisée jusqu'au désir et au rêve : « Je me souviens de son silence ce matin-là, et de l'absence de tout geste. Elle, si faite pour le mouvement, et maintenant très immobile, parce qu'elle est dans son élément : l'au-delà dans l'instant, ses morts, leur vie en elle, l'eau, l'air. Comme si la sérénité lui était donnée avec le lieu, le paysage, – ou plutôt restituée, car elle l'avait peut-être au fond d'elle (bue en elle, absorbée ?) cette paix que je n'ai pas su voir, ni capter, dans la buée de ses yeux. [11]

À la différence de *La Confession*, ce texte contient une assez longue et précise description physique de la femme (voir le chapitre X), portrait qui dénote l'existence de la même communion avec les éléments de la nature, cette fois-ci, une communion plus explicite avec la divinité aussi. La femme est cette fois-ci un être diaphane, sensible et mystérieux qui pourrait facilement passer pour l'un des éléments de la nature. C'est elle qui provoque toute une série de correspondances dans l'esprit du narrateur entre le sens visuel, olfactif et même tactile : « Dieu l'a appelée Myriam. [...] j'écoutais en moi ce nom et je buvais à sa fontaine claire et nocturne, j'écoute son bruit, j'entends l'écho si long et doux de la syllabe finale qui ne finit pas, qui insiste, qui revient, qui dure, c'est comme une incantation sereine ou une musique de clarines qui passe et s'éloigne dans une buée de sons, de mots, de voix qui s'appellent et se répondent en écho dans une vallée suspendue. » [12]

Chessex insiste ici à créer une image plutôt plastique de la femme qu'il représente à la façon des Romantiques, en utilisant une prose poétique derrière laquelle on découvre une écriture féminine et légère, estompée par les correspondances qui s'établissent entre le narrateur, le personnage et le décor : « Je lui souhaitais la joie au-dehors et au-dedans. Je la

voulais heureuse, paisible en elle, (ou apaisée) pour aller moi aussi à la paix. Quel langage aurais-je du parler pour lui faire entendre ces choses claires ? » [13] L'homme cherche donc à retrouver sa paix dans l'âme et le corps de la femme aimée, mais malgré ses efforts il n'y parviendra pas, car le mystère qui tourne autour de l'élément féminin ne peut pas être perçu ou compris par la raison ou par l'esprit de l'homme. La conclusion en est remplie d'une lucidité ravageuse : « La recherche, l'inquiétude de l'autre et aussi l'intuition d'un manque, d'un sevrage de l'absolu, qui se révèle de façon presque effrayante à la prise de conscience de cette tare : que je suis *un*, devant l'immensité du monde, qui contient l'autre, – l'autre *un* –, lequel, puisqu'il y a contingence et division, ne sera jamais moi, sauf dans le dépassement de Dieu. Qu'est-ce que l'abrupt ? C'est ce qui dépasse. Obscurément, insupportablement, qui déborde dans la hauteur. J'ai le pressentiment de l'illimité dans la *non-mesure* de mon sentiment de M. De son être contingent et concret. Le temps n'y fait rien. Ni l'angoisse, un jour, de la maladie ou du vieillissement pratique, ni aucune crainte du visible ou de la nuit non visible. » [14]

Pour Chessex la femme est donc l'outil d'une quête identitaire qui va jusqu'aux retrouvailles avec Dieu, le moyen par lequel l'homme cherche à se libérer de toutes les tensions cumulées, d'atteindre une nouvelle dimension spirituelle et métaphysique. « L'érotisme, avec toutes ses limites, continue cependant à être la seule forme qui puisse donner à l'être humain l'illusion du dépassement et de l'oubli de sa condition terrestre. La femme est un abîme sans fond dans lequel l'homme risque de se perdre. L'ambiguïté de l'érotisme de l'écrivain est là : il faut essayer d'incorporer la femme à soi, mais éviter de sombrer en elle. » [15] affirme Anne-Marie Jaton. En effet c'est peut-être celle-ci la faute de l'homme des textes de Chessex. Dans sa tentative d'incorporer la femme, il risque trop et parfois arrivé sur la marge de l'abîme, il y tombe irrémédiablement.

L'être féminin de Chessex est donc doué d'une double signification : il représente d'un côté le salut de l'homme, son refuge contre la mort et de l'autre côté il est la cause même de sa chute.

Mais si les deux premières œuvres abordées sont fortement imprégnées d'érotisme et représentent la femme comme le centre d'un univers où la chair et les désirs détruisent l'âme et l'amour, le dernier texte qu'on propose *Portrait des Vaudois* donne sur une nouvelle perspective concernant la femme. L'écrivain décrit et dévoile plusieurs incarnations de la féminité vaudoise : filles, mères ou grand-mères, les femmes vaudoises représentent le noyau autour duquel s'organise toute famille. Elles sont plus coriaces que les hommes, prêtes à tout risquer, tenaces, sages et acharnées. La femme ne représente plus ici seulement un objet de désir et ne s'entoure plus seulement de la magie érotique mais devient le moteur qui met en marche le mécanisme familial et fait preuve de beaucoup d'autres qualités.

*Portrait des Vaudois* est une ode au Pays de Vaud et à sa nature. Chessex évoque l'atmosphère des années soixante, avec les figures dominantes du village : pasteurs, agriculteurs, gamins, Italiens, institutrices et sommelières. L'élément féminin apparaît dans cette description du Pays de Vaud dans plusieurs hypostases. Qu'elles soient filles, mères, grand-mères ou patronnes, les figures féminines du *Portrait* représentent le reflet d'un mélange entre tradition et modernité et dévoilent le rôle de la femme dans le cadre de la société suisse romande.

Le périple dans le pays de la féminité vaudoise s'ouvre sur deux figures exponentielles, celle de l'institutrice et celle de la sommelière. Si l'institutrice représente un rêve de plaisir et le meilleur projet de mariage, la sommelière, se situant à l'autre extrême, a moins de chance.

L'institutrice représente l'incarnation même de la féminité, c'est la femme qui est au centre des attentions, celle qui gagne l'estime et l'admiration des hommes : « L'institutrice est arrivée ! Cinquante regards plissés la scrutent quand elle descend du car, toute rosissante, à la rentrée. [...] La gamine est jeune, jolie, elle gagne assez pour s'acheter une deux-chevaux, suivre la mode, disparaître le samedi et le dimanche » [16] L'explication de ses

charmes nous est donnée ensuite : « La voiture surtout les intrigue – l’auto, c’est le poivre en plus, le signe de son indépendance, c’est qu’elle ne respecte pas les règles. Aux hommes, d’habitude, le permis de conduire ! Cette liberté, comme un défi, irrite et attire : voilà l’institutrice au centre des désirs comme une courtisane étatique que les femmes détestent et que protège, malgré tout, la conscience civique et éducative de la communauté. » [17] Les femmes de la communauté vaudoise sont les « reines des fantasmes et des cœurs », elles ont la capacité d’ensorceler par leur charmes les hommes du village aussi bien que les lecteurs de Chessex. Même la sommelière détient une place importante dans l’économie de l’ensemble car bien qu’elle « vogue de place en place, chienne en rut des imaginations enfiévrées, putain maîtresse » [18], elle forme avec l’institutrice une « paire bien mal assortie à des yeux citadins, mais que le désir des paysans lie superbement et rageusement » [19] Chessex insiste sur l’obsession des hommes des villages vaudois de trouver une compagne, de ne pas finir dans la solitude.

C’est ainsi que revient chez cet écrivain l’idée selon laquelle la femme représente le seul être qui puisse mettre l’homme à l’abri de la solitude et de la mort. Ce qui étonne c’est peut-être le glissement vers d’autres perspectives, outre celles érotiques. Car la femme du *Portrait* est beaucoup plus qu’un simple objet de plaisir sexuel : « Filles et femmes affectueuses désirées, répondre vite, décision rapide, oui, oui, oui, le ventre tiède, les cheveux sur l’oreiller, les longues nuits la fenêtre ouverte, quand fleuri l’arbre ou tombe la neige, oui, oui, maternelle chaleur. Mais femmes aussi contre la mort, femmes pour nous fermer les yeux quand on aura le nez pointu et transparent, femmes pour offrir les bricelets à notre enterrement. » [20]

Et l’on revient sur une affirmation qu’on a déjà faite : la femme vaudoise est dans la vision de Chessex un mélange entre tradition et modernité. Car, même si apparemment l’on a affaire à une famille traditionnelle – « L’homme trait, coule le lait, s’occupe des cultures, des machines, de la boucherie, des engrais. La patronne du domestique : les repas, les chambres, le linge, le marché en ville, la basse-cour et l’argent. » [21] – c’est toujours Chessex qui affirme : « Pour les Vaudois, la femme c’est le gouvernement, le sergent, le colonel. » [22] Il y a tout un renversement des rôles dont le lecteur est témoin, changement qui dévoile toute une autre réalité, bien différente à la réalité des anciens mœurs : « L’ancien fond demeure, mais la mode, la liberté, les métiers, la politique, la disparition des frontières ont brouillé les traits typiques, ont usé les habitudes, cassé les tabous, rendu caduques les conventions et même les hypocrisies. » [23]

L’on pourrait donc conclure, en affirmant que la femme est dans la vision de Chessex la figure la plus chargée d’érotisme, qu’elle est l’objet des désirs et des rêves de l’homme, mais aussi un soutien, un moyen de transgresser les réalités quotidiennes, de vaincre la mort et de défier l’oubli. C’est à travers la femme que tous les protagonistes des œuvres de l’écrivain suisse romand cherchent à se retrouver eux-mêmes, à mieux se connaître et même à trouver Dieu.

Pour l’écrivain la femme constitue la source intime de son inspiration créatrice et se transpose même au niveau de son écriture, par l’intermédiaire des phrases chargées de lyrisme, par la tonalité qu’elle dégage, par l’atmosphère qu’elle crée à l’intérieur de l’univers prosaïque dont le lecteur est témoin.

## Notes

[1] Chessex, J., Carabas, Cahiers de la Renaissance Vaudoise, Lausanne, 1971, p. 140

[2] Francillon, R., « Ecritures du corps et érotisme », in Histoire de la littérature en Suisse Romande, tome 4, Payot, Lausanne, 1999, p. 291

[3] Chessex, J., La Confession du Pasteur Burg, L’Age d’Homme, Lausanne, 1991, p.49

[4] Chessex, J., Ibid, p. 69-70

[5] Arquembourg, C., Une lecture de La Confession du Pasteur Burg de Jacques Chessex, L’Age d’Homme, Lausanne, 1996, p. 80

[6] Chessex, J., La Confession du Pasteur Burg, L’Age d’Homme, Lausanne, 1991, p. 52-53

- [7] Chessex, J., Ibid, p. 53  
 [8] Chessex, J., Ibid, p.93-94  
 [9] Chessex, J., Ibid, p. 68  
 [10] Chessex, J., Dans la buée de ses yeux, Bernard Campiche, Yvonand, 1995, p. 34  
 [11] Chessex, J., Ibid, p. 53  
 [12] Chessex, J., Ibid, p. 35-36  
 [13] Chessex, J., Ibid, p. 49  
 [14] Chessex, J., Ibid, p.89  
 [15] Jaton, A.M., Jacques Chessex. La lumière de l'obscur, Editions Zoé, Genève 2001, p. 130  
 [16] Chessex, J., Portrait des Vaudois, Editions de L'Aire, Lausanne, 1994, p. 73  
 [17] Chessex, J., Ibid, p. 73  
 [18] Chessex, J., Ibid, p. 74  
 [19] Chessex, J., Ibid, p. 75  
 [20] Chessex, J., Ibid, p. 76  
 [21] Chessex, J., Ibid, p. 76  
 [22] Chessex, J., Ibid, p. 77  
 [23] Chessex, J., Ibid, p. 80

**\*Remerciements :**

Nous voulons remercier le Programme Opérationnel Sectoriel pour le Développement des Ressources Humaines (projet : Études doctorales : portail vers une carrière d'excellence dans la recherche et la société de la connaissance), code contrat : POSDRU/88/1.5/S/47646

**Bibliographie**

- Arquembourg, C., *Une lecture de La Confession du Pasteur Burg de Jacques Chessex*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1996  
 Chessex, J., Carabas, *Cahiers de la Renaissance Vaudoise*, Lausanne, 1971  
 Chessex, J., *Dans la buée de ses yeux*, Bernard Campiche, Yvonand, 1995  
 Chessex, J., *La Confession du Pasteur Burg*, L'Age d'Homme, 1991  
 Chessex, J., *Portrait des Vaudois*, Editions de L'Aire, Lausanne, 2004  
 Francillon, R., « Ecritures du corps et érotisme », in *Histoire de la littérature en Suisse Romande*, tome 4, Payot, Lausanne, 1999  
 Jaton, A.M., *Jacques Chessex. La lumière de l'obscur*, Editions Zoé, Genève 2001